EPHE
Sciences historiques et philologiques

Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques
Résumés des conférences et travaux

148 | 2017
Annuaire de l'EPHE, section des Sciences historiques et philologiques (2015-2016)

Érudition historique et philologique de l'âge classique aux Lumières

Érudition historique et philologique de l'âge classique aux Lumières

Jean-Louis Quantin

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/ashp/1977
DOI : 10.4000/ashp.1977
ISSN : 1969-6310

Éditeur
Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée
Date de publication : 1 septembre 2017
Pagination : 265-269
ISSN : 0766-0677

Référence électronique
Jean-Louis Quantin, « Érudition historique et philologique de l'âge classique aux Lumières », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 148 | 2017, mis en ligne le 28 septembre 2017, consulté le 30 juin 2023. URL : http://journals.openedition.org/ashp/1977 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ashp.1977

Tous droits réservés

ÉRUDITION HISTORIQUE ET PHILOLOGIQUE DE L'ÂGE CLASSIQUE AUX LUMIÈRES

Directeur d'études : M. Jean-Louis Quantin

Programme de l'année 2015-2016 : I. *Oxford sous la Restauration : érudition, religion, politique*. — II. *Le cardinal Sirleto et la Contre-Réforme romaine*.

I. Durant la Restauration anglaise – entendue avant tout comme la période 1660-1688, mais qui peut être étendue jusqu'à la mort de la reine Anne et la fin de la dynastie des Stuarts en 1714 –, Oxford joua un rôle-clef. Séminaire pour la formation du clergé, lieu d'éducation de la noblesse et de la *gentry*, centre de savoir au prestige international, l'université apporta une contribution décisive à la formation d'une identité nationale.

Les premières séances du semestre ont été consacrées à une récapitulation, en retraçant d'abord l'action de l'archevêque William Laud, très actif chancelier de l'université dans la décennie 1630. Ce fut lui, aussi bien, qui jeta les bases de l'Oxford de la Restauration, en développant une vision originale de la place de l'université dans la nation. Déterminé à faire d'Oxford un foyer d'érudition ecclésiastique, il comprit qu'il y fallait trois conditions : une collection de manuscrits, un système de patronage, et une presse savante. On a suivi ses efforts sur ces trois points, souligné le grand succès, en partie à la faveur de la guerre de Trente Ans, de ses campagnes d'acquisitions de manuscrits, constaté mais nuancé l'échec de son projet de presse savante, qui ouvrait la porte aux réalisations ultérieures. On a ensuite étudié le renversement de l'œuvre de Laud durant la Révolution, en insistant, à travers des cas comme ceux de John Fell, de Richard Allestree et de Leoline Jenkins, sur la manière dont l'expérience de la défaite, de la semi-clandestinité et de la persécution forgea la conscience de soi des futures grandes figures oxoniennes de la Restauration. Une seconde partie a porté sur le retour à l'ordre royal et épiscopal. On a marqué les étapes de la Restauration de Charles II et leurs répercussions à Oxford, en commentant notamment le pamphlet politique de Fell, publié anonymement en juillet 1659, *The Interest of England stated*[1]. Les promotions ou réintégrations d'épiscopaliens royalistes, à partir de 1660, et l'expulsion concomitante des presbytériens ont été étudiées à travers quelques exemples de carrières. Fell, chanoine de Christ Church dès juillet 1660, doyen en novembre, vice-chancelier de l'université de 1666 à 1669, évêque d'Oxford en 1676 – tout en conservant son doyenné *in commendam* – était désormais l'homme fort de l'université.

1. [John Fell], *The interest of England stated: or A faithful and just account of the Aims of all Parties now pretending. Distinctly treating of the Designements of the Roman Catholick. The Royalist. The Presbyterian. The Anabaptist. The Army. The late Protector. The Parliament. With their Effects in respect of themselves, of one another, and of the Publick. Cleerly evidencing the unavoydable ruine upon all from longer contest: and offering an Expedient for the composure of the respective Differences; to the security and advantage, not onely of every single interest, but to the bringing solid, lasting Peace unto the Nation*, [Londres], 1659.

On a mis l'accent, dans une troisième partie, sur l'essor de l'érudition sacrée et ses implications politiques et religieuses, non seulement pour se conformer à l'intitulé général de la conférence, mais parce qu'il s'agit d'un aspect très négligé dans l'*Histoire* officielle de l'université : très utile pour les deux premiers temps de la conférence, le volume consacré au XVIIe siècle s'est révélé ici d'un très faible secours[2]. On a pu faire plus d'usage des chapitres généraux de la récente *History of Oxford University Press*[3], mais, pour l'essentiel, le directeur d'études s'est appuyé sur ses propres recherches en cours, complétées et précisées par l'importante étude bibliographique, à paraître, de M. William Poole, *fellow* de *New College*[4]. Après avoir évoqué l'action de Fell pour créer une presse savante, au tournant des années 1660 et 1670, on a étudié en détail le premier ouvrage publié par celle-ci, le recueil du droit canonique grec dû à William Beveridge[5]. Ce dernier, homme de Cambridge à l'origine, était doctrinalement éloigné de Fell sur la théologie de la grâce mais en plein accord avec lui sur l'ecclésiologie, désormais la ligne de partage majeure. On a noté les implications anti-romaines de son travail, à la fois par certains des textes inclus (tel l'opuscule *Ad eos qui dicunt Romam esse primum Thronum*, attribué au XIXe siècle à Photius) et par les notes, où l'on pouvait lire entre autres que l'Église d'Angleterre avait été entièrement indépendante de Rome durant les six premiers siècles, ou encore que, selon les évêques africains rassemblés au concile de Carthage de 419, « le pape de Rome n'était ni chef de l'Église ni juge suprême des causes ecclésiastiques », auquel il aurait été permis d'appeler des condamnations portées dans les provinces[6]. L'édition de Cyprien de 1682, le plus fameux ouvrage imprimé « au Théâtre », pour lequel Fell s'appuya sur une équipe de collaborateurs, fit une place encore plus grande à la polémique, à la fois contre les « papistes » et contre les *dissenters*. Le commentaire suivi de la *censura* rédigée pour la congrégation de l'Index par le dominicain Paolino Bernardini, futur Maître du Sacré Palais – sur la base de laquelle le Cyprien d'Oxford fut effectivement condamné en 1686 –, en la rapportant à la fois au texte de Cyprien et aux notes de Fell, a confirmé que l'édition, fruit d'un travail philologique rigoureux, était aussi une récapitulation de tous les points controversés entre l'Église d'Angleterre et l'Église de Rome[7]. Les dernières séances du semestre ont été consacrées aux textes courts publiés par Fell, en particulier selon le rituel des étrennes (les

2. Nicholas Tyacke (éd.), *The History of the University of Oxford*, t. IV. *Seventeenth-Century Oxford*, Oxford, Oxford University Press, 1997.
3. Ian Gadd (éd.), *The History of Oxford University Press*, t. I. *Beginnings to 1780*, Oxford, Oxford University Press, 2013.
4. William Poole, « John Fell's New Year Books, 1666-1686 » (version préliminaire généreusement communiquée par l'auteur).
5. *Συνοδικόν siue Pandectae Canonum SS. Apostolorum, et Conciliorum ab Ecclesia Graeca receptorum*, 2 vol., éd. William Beveridge, Oxford, e Theatro, sumptibus Guilielmi Wells and Roberti Scott Bibliop. Lond., 1672.
6. *Ibid*., t. II, « Annotationes », paginées à part, p. 206 : « Papam Romanum, Africanorum horum Patrum iudicio, nec caput Ecclesiae esse, nec summum Ecclesiasticarum causarum iudicem, quem Episcopo alicui, aut Clerico in sua Provincia condemnato appellare liceat ».
7. Archives de la Congrégation pour la Doctrine de la foi, Index, *Protocolli* VV, f. 29r-32v (3 décembre 1685) et 35r-36v *(Additio ad Relationem in librum Episcopi Oxoniensis inscriptum Operae Cypriani etc.)*.

fameux *New Year Books*) : longtemps négligées ou dédaignées, ces éditions se sont révélées, examinées de près, très éclairantes. Elles participaient du même grand projet d'érudition confessionnelle au service de l'orthodoxie anglicane, telle que Fell entendait la (re)définir.

II. Le second semestre a été consacré à la figure complexe de Guglielmo Sirleto (1514-1585), en développant les recherches menées par le directeur d'études pour le colloque romain du cinquième centenaire. Il existe, aussi bien, comme deux visages du cardinal calabrais, qui correspondent à deux courants très différents de l'historiographie. D'un côté, surtout parmi les hellénistes et les patrologues, domine une vision positive, voire hagiographique, de l'érudit et du lettré, collectionneur de manuscrits, promoteur de projets savants, réviseur du Bréviaire Romain et du Catéchisme du concile de Trente, figure de premier plan dans l'histoire de la Bibliothèque Vaticane et dans la tradition de nombreux auteurs anciens, surtout grecs. Les historiens modernistes, de l'autre côté, voient avant tout le censeur étroit, qui s'appliqua à imposer une orthodoxie inquiète. Dès avant l'ouverture des archives de l'Index, bien des épisodes de cette police des livres et du langage étaient connus par les correspondances du temps, ainsi celui du manuscrit de Zosime « quem Sirlettus abdendum iampridem curauit in penitissimam partem bibliothecae Vaticanae, damnatum tenebris et carcere caeco »[8]. Les extraits de la correspondance de Sirleto à la Bibliothèque Vaticane transcrits pour le compte de Lord Acton, à la veille du concile Vatican I, privilégient clairement ce qui se rapporte à la censure[9]. Après avoir rappelé brièvement les grandes étapes de la carrière de Sirleto, on a étudié successivement trois aspects : Sirleto et le concile de Trente ; les éditions patristiques, en particulier chrysostomiennes, promues ou favorisées par Sirleto ; Sirleto censeur.

L'importance des dossiers patristiques envoyés de Rome par Sirleto aux légats au concile de Trente, pendant la première et la dernière phase de celui-ci, est un thème classique de l'historiographie. Depuis sa première publication par le jésuite Girolamo Lagomarsini en 1757, le compliment fait par le cardinal Girolamo Seripando à son correspondant – « en restant là où vous êtes, vous nous apportez plus d'aide ici et nous rendez plus de service que s'il était arrivé cinquante prélats supplémentaires » –, n'a cessé d'être cité[10]. Les études existantes se sont pourtant bornées à citer ou paraphraser la correspondance de Sirleto avec les légats, sans presque jamais creuser sous la surface pour retrouver le soubassement érudit : les sources dont Sirleto disposait, la manière dont il travaillait, les opérations textuelles qu'il effectua. On s'est

8. Lettre de Muret à Claude Dupuy, 2 novembre 1572, publiée par Pierre de Nolhac, « Lettres inédites de Muret », dans *Mélanges Graux. Recueil de travaux d'érudition classique dédié à la mémoire de Charles Graux*, Paris, Thorin, 1884, p. 390.
9. Voir Cambridge University Library, Ms. Add. 4854 et 4855. Sur Acton et la Bibliothèque Vaticane, voir Owen Chadwick, *Catholicism and history. The opening of the Vatican Archives*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978, p. 53-60.
10. Seripando à Sirleto, depuis Trente, 27 août 1562, Bibliothèque Vaticane, Ms. Vat. lat. 6189, f. 119r : « dalle quali [les « belles autorités » envoyées par Sirleto dans sa dernière lettre] fò questa conclusione, che voi stando costì, date qui magior aiuto et fate magior servitio, che se vi fussero gionti cinquant'altri Prelati » ; Giulio Poggiani, *Epistolae et orationes*, éd. Girolamo Lagomarsini, 4 vol., Romae, Generosus Salomonius, 1756-1762, t. III, p. 142.

encore moins soucié d'étudier, en aval, ce qu'il advint des textes envoyés : comme si, au fond, leur énumération suffisait à établir leur importance et leur influence. Partie de l'idée reçue d'un Sirleto « expert patristique du concile »[11], la conférence en est venue de plus en plus, au fur et à mesure qu'on essayait de la vérifier sur pièces, à se demander si l'on n'était pas surtout en présence d'un mythe historiographique. L'impact direct des envois de Sirleto, même en faisant la part des lacunes de notre documentation, est tout sauf évident : beaucoup des textes qu'il transmit étaient déjà familiers aux théologiens et avaient été répandus par les premiers traités de controverse anti-protestante publiés en Europe du Nord ; lorsqu'il envoya des textes plus rares, ceux-ci ne semblent guère avoir été mis en œuvre. Ce n'est pas à dire que ces recueils d'*auctoritates* n'aient eu aucun effet : ils participaient d'une entreprise de légitimation des légats et du concile, comme si débats et décrets avaient été fondés sur de savantes recherches dans la Tradition[12].

Si l'enquête quant à l'utilisation dogmatique des autorités patristiques aboutit ainsi à une conclusion mitigée, il est certain que les Pères donnèrent lieu à d'intenses lectures spirituelles, nourries par une circulation manuscrite de textes inédits ou nouvellement traduits. Les traductions patristiques du grec au latin constituaient une pratique culturelle majeure de l'époque, à la signification religieuse, mais aussi sociale : la commande d'une version à un jeune humaniste, l'envoi de traductions, l'hommage ou la dédicace de celles-ci, s'inscrivaient dans des relations de patronage. On a notamment illustré ce phénomène par le cas, assez pathétique, de Pompilio Amaseo et de ses efforts pour faire récompenser par Sirleto sa médiocre traduction, demeurée inédite, du *De sacerdotio* de Jean Chrysostome. Sirleto offrit lui-même à plusieurs reprises, en fonction du calendrier liturgique, des traductions à son premier patron, le cardinal Marcello Cervini, et plus tard à Charles Borromée. La traduction, normalement placée sous le signe de la vulgarisation, devenait instrument de communication ésotérique et marque de distinction. D'autres travaux furent imprimés. Le désir de Cervini de recueillir les traités patristiques sur la virginité, déboucha finalement, après la mort de celui-ci (devenu l'éphémère pape Marcel II), sur une série d'éditions. On a porté une attention particulière au cas de la lettre *De castitate* et des autres écrits du pseudo-Sixte, dont Sirleto favorisa la publication par un érudit originaire de Murcie mais établi à Rome, Jacobo Salvador de la Solana, sous le nom du pape Sixte III. Que Sirleto ait pu juger l'auteur « un homme docte et pieux » en ignorant son pélagianisme très visible – que Baronius, vingt ans plus tard, dénonça avec indignation –, a conduit à s'interroger sur les limites de sa critique : doué d'une immense mémoire, très capable de repérer des incongruités ponctuelles et factuelles, Sirleto paraît insensible aux anachronismes ou incongruités de doctrine, en particulier sur la question de la grâce[13].

11. Formule de Sebastian Merkle, « Ein patristischer Gewährsmann des Tridentinums », dans A. M. Koeniger (éd.), *Beiträge zur Geschichte des christlichen Altertums und der Byzantinischen Literatur. Festgabe Albert Ehrhard*, Bonn, Leipzig, Schroeder, 1922, p. 342-358.
12. Une enquête détaillée, sur le cas de Jean Chrysostome, est à paraître dans les actes du colloque *Il cardinale Guglielmo Sirleto (1514-1585). Il « sapientissimo Calabro » e la Roma del XVI secolo*, édités par Benedetto Clausi et Santo Lucà, Rome, Quaderni di Νέα Ῥώμη.
13. Voir Sirleto au cardinal Hosius, sans date (écrit par Sirleto dans les blancs d'une lettre envoyée à lui-même et datée du 1er septembre 1566, en réponse à la lettre d'Hosius du 1er juillet 1566), Ms. Vat.

Le dernier thème du semestre, Sirleto censeur, n'a pu être traité que partiellement. On s'en est tenu à son rôle comme censeur d'ouvrages historiques, illustré par ses rapports avec Carlo Sigonio. Ont été commentées en détail, en les rapportant à l'original imprimé en 1571, les annotations de Sirleto sur l'*Historia Bononiensis* : si certaines remarques paraissent purement factuelles ou littéraires, d'autres participent d'une logique théologique[14]. Le refus, typiquement tridentin, de la confusion entre sacré et profane, conduit à rejeter le vocabulaire humaniste *(diuus*, *fortuna*, *sodalis…)* et à rechercher par principe des expressions proprement ecclésiastiques : ainsi, pour décrire l'intronisation des évêques de Bologne, il ne faut pas parler d'*eximia pompa*, mais d'*insigni et sacra pompa, ut distinguatur a profana*. La langue devient instrument de séparation. Ces préoccupations se retrouvent à l'identique dans les censures sur le commentaire de Sigonio à Sulpice-Sévère, probablement issues du milieu dominicain de Rome, auxquelles Paolo Prodi a consacré une étude classique : l'expurgation exigée par Sirleto et, en dernière instance, l'autocensure qu'il entendait inculquer à l'auteur ne reflétaient pas une obsession personnelle, mais exprimaient un grand projet curialiste de réforme et de cléricalisation de la culture italienne[15]. On a insisté sur l'ambiguïté d'une relation qui était à la fois celle d'un collègue, capable de parler le langage de l'érudition antiquaire, et d'un censeur en position d'autorité : l'auteur se retrouve désarmé face à ce double jeu.

lat. 6189 (2), f. 344r-343v, publié dans Poggiani, *Epistolae*, *op. cit*., t. III, p. 297-298 (« verum, cuiuscunque sit, certe pii et docti hominis opus est ») ; *Sancti Sixti tertii Pontificis maximi Liber de diuitiis. Eiusdem Liber de malis Doctoribus, de operibus fidei, et de iudicio futuro. Eiusdem liber de Castitate. […]. Omnia nunc primum in lucem edita ac per Iacobum Saluatorem Solanium Murgitanum […] restituta*, Rome, Iosephus de Angelis, in Aedibus Populi Romani, 1573 ; C. P. Caspari (éd.), *Briefe, Abhandlungen und Predigten aus den zwei letzten Jahrhunderten des kirchlichen Alterthums und dem Anfang des Mittelalters*, Christiania, Malling, 1890

14. « Clarissimorum Virorum Cardinalis S. Xisti, postea Pont. Max. Gregorii XIII. appellati, Cardinalis Sirleti, et Amalthei in Historiam Bononiensem Caroli Sigonii Censurae, cum eiusdem Sigonii Responsis, ac Correctionibus ; omnia nunc primum luce donata », dans Carlo Sigonio, *Opera omnia*, éd. Filippo Argelati, 6 vol., Milan, In Ædibus Palatinis, 1732-1737, t. III, col. 319-350.

15. Paolo Prodi, « Storia sacra e controriforma. Nota sulle censure al commento di Carlo Sigonio a Sulpicio Severo », *Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento*, t. III, 1977, p. 75-104.